

TROISIÈME PARTIE.

STATISTIQUE, SCIENCES ET ARTS.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

sur

LE DOCTEUR ROBINEAU-DESVOIDY (1).

Jean-Baptiste Robineau-Desvoidy est né à Saint-Sauveur en Puisaye, le 1^{er} janvier 1799, de Jean-Baptiste Robineau et d'Adélaïde Bourgoïn. Il appartenait, comme il se plaisait à le dire, à l'une des plus anciennes familles de la contrée, et

(1) La Biographie de tous les hommes célèbres par leurs vertus, leur savoir, leurs talents et leurs services, qui appartiennent au département de l'Yonne, a sa place marquée dans l'*Annuaire historique* de ce département.

C'est une galerie que les éditeurs de ce recueil ont à cœur de compléter, et qui fournira une des sources les plus intéressantes de l'histoire de ces contrées.

Le savant Robineau-Desvoidy ne pouvait être oublié, et les éditeurs de l'Annuaire, en publiant un portrait de notre célèbre compatriote, n'ont cru pouvoir mieux faire que de détacher du frontispice de son grand ouvrage posthume : *Les Diptères des Environs de Paris*, dont l'impression se poursuit et sera prochainement terminée, la notice biographique due à la plume élégante et correcte de M. le docteur Émile Duché, membre du Conseil général de l'Yonne.

N. d. Ed.

il prétendait qu'elle s'était conservée, malgré les influences meurtrières du sol natal, par son habitude de contracter des alliances hors de la commune de Saint-Sauveur.

Il faisait remonter son origine aux temps celtiques, et prenait soin de noter que les actes latins du *Martyre de saint Prix*, rédigés sous le règne de Charles-le-Chauve, sont contresignés par le prêtre de Saints-en-Puisaye appelé *Robinaldus*.

« Par mon père et par ma mère, dit-il, j'appartiens à une
 « race éminemment Poyaudine et qui se perd dans les siècles.
 « Hâtons-nous d'observer que la médiocrité fut toujours son
 « partage ; elle n'a encore fourni que des prêtres, des prati-
 « ciens, des procureurs, des cultivateurs et des commerçants.
 « Elle n'est jamais sortie de son pays ; elle n'a pas fait grand
 « bruit ; elle s'est faufilée tranquillement à travers les révo-
 « lutions ; elle n'a brillé ni par les armes, ni par le luxe ;
 « aussi a-t-elle survécu aux diverses générations de nos sei-
 « gneurs qui s'éteignaient rapidement, soit dans les combats,
 « soit dans les désordres des villes. » (*Essai statistique sur
 le canton de Saint-Sauveur*, p. 85).

Robineau fit ses premières études au collège d'Auxerre. Il avait une grande aptitude pour le travail, une imagination vive, et il s'initia promptement à la science des langues anciennes et des littératures grecque et romaine. Il avait conservé un touchant souvenir de ses premiers maîtres et des premiers loisirs de son enfance : « J'étais bien jeune, écrit-
 « il, lorsque les derniers enfants de Saint-Germain et de
 « Saint-Benoît nous menaient passer quelques heures d'hiver
 « sous ces cloîtres déserts et silencieux qui alors retentis-
 « saient du son de nos pas comme d'un bruit inaccoutumé.
 « Nous égayions de nos jeux d'écoliers la solitude de ces
 « arcades dallées où des générations de cénobites prome-
 « nèrent si longtemps leur froide gravité, leurs tristes médi-
 « tations et trop souvent les taciturnes déchirements de leurs
 « cœurs. Ces contrastes des temps passés avec le jour du
 « moment ne s'offraient pas encore à mon esprit. Je n'éprou-
 « vais en ces lieux que ce saisissement involontaire, cette
 « sorte de respect mystérieux qui nous domine secrètement
 « et malgré nous à l'aspect des antiques et vénérables ruines
 « des diverses religions. Lorsque juillet ramenait périodique-
 « ment les jours consacrés à saint Germain, nos pieux mai-

« tres nous introduisaient dans le chœur de ce vaste temple
 « élevé par la multitude des fidèles... Le cœur gros de sou-
 « pirs et dévorant leurs larmes au souvenir de tant de gloire
 « éclipsee, nos maîtres nous commandaient d'invoquer le
 « grand, le puissant patron de la ville, du diocèse et des
 « Gaules, et nos voix enfantines n'étaient accompagnées
 « dans le débit des litanies que par un de ces instruments
 « sonores qui se replient sur eux-mêmes et qui furent inventés
 « dans Auxerre à des époques pleines de croyances. Sur ces
 « degrés où le roi Charles-le-Chauve s'abîmait dans l'humilité,
 « on nous faisait respectueusement embrasser les châsses
 « qui gardaient quelques reliques du saint. Mais notre seule
 « imagination nous transportait dans ces grottes sacrées,
 « dans les obscurs corridors de ce temple souterrain où le
 « ciel prit tant de fois plaisir à se manifester. On se conten-
 « tait de nous raconter la plupart des merveilles opérées ; on
 « nous trouvait trop jeunes pour nous soumettre à l'épreuve
 « d'une visite. » (*Description et explication raisonnées des
 grottes de Saint-Germain*, p. 17).

Au sortir du collège, Robineau se promit d'effectuer par lui-même cette visite ajournée ; nous verrons bientôt quelles en furent les conséquences.

En 1817, il se rendit à Paris pour y suivre les cours de la faculté de médecine ; c'était l'époque où Dupuytren, Béchard, Pinel et Broussais jetaient un si beau lustre sur l'école de Paris. En dehors de cet enseignement pratique, il fréquentait avec ardeur les leçons si palpitantes de Cuvier, de Geoffroy-Saint-Hilaire, de Blainville, de Latreille et de cette pléiade de savants illustres qui venaient de révéler tout un monde éblouissant de nouveaux horizons. Ce magique panorama de la nature, que l'on venait d'étaler à ses yeux, décida de sa vocation ; sa route lui fut désormais tracée ; l'histoire naturelle fut le culte exclusif auquel il voua toute son existence.

Il fut reçu docteur en médecine vers la fin de 1822. Un incident signala sa réception. « L'école de médecine de Paris venait d'être cassée (c'est lui-même qui raconte ces détails) en vertu de l'ordonnance royale et d'une licence de l'Université, j'étais allé soutenir mes examens et ma thèse à la faculté de Montpellier. Cette thèse, composée à la hâte et copiée dans les différents chapitres de Thénard et

« de Thompson, énumérait les éléments chimiques du corps
 « humain. Le professeur Anglada eut le loisir de la conserver
 « et de la disséquer à son aise. Sa signature le rendit cau-
 « tion de la pureté de mes principes. Le doyen Lordat, si
 « chatouilleux en ces matières, si prompt même à soupçonner
 « au-delà de l'intention, y apposa l'autorité de son nom ; il
 « l'envoya lui-même à l'imprimeur. Déjà la robe du candidat
 « flottait sur mes épaules, déjà j'avais traversé la salle de
 « réception, et je montais les degrés de la tribune ; l'huissier
 « s'approcha tout-à-coup et me dit de passer dans la salle
 « du Conseil, où l'on me signifia que cette thèse, qui légale-
 « ment n'était pas la mienne, éveillait enfin les soupçons de
 « la faculté, et qu'on en appelait à une assemblée générale
 « des professeurs pour décider sur son sort. » (Introduction
 à son ami Raspail, p. v. *De l'organisation vertébrale des crustacés*).

Sur la requête du procureur du roi, les exemplaires soumis au tirage venaient d'être arrêtés. On avait placé ce travail de pure analyse à la hauteur d'une question politique. La faculté réunie décida que Robineau soutiendrait une seconde thèse, ce qu'il fit à ses frais. Contrairement aux usages de l'école, on refusa de l'indemniser.

De retour dans son pays natal, notre jeune docteur se livra pendant quelques années à l'exercice de la médecine. C'était un rude labeur que la visite quotidienne aux nombreux malades de la Puisaye. Ce pays, il y a quarante ans, offrait un aspect plus sauvage et plus sombre qu'aujourd'hui ; il n'était pas encore sillonné par les routes nouvelles qui ont fait circuler l'air et la vie dans ses replis fangeux ; il semblait mystérieusement enveloppé dans ses brumes qui le couvraient comme d'un manteau funèbre ; des prairies, des forêts, des marécages multipliaient sans cesse les obstacles sous les pas du voyageur ; la fièvre minait et dégradait sans relâche la population étiolée ; les habitants étaient pauvres et dépourvus de l'énergie nécessaire pour marcher spontanément à la conquête d'une existence meilleure.

Il fallait tout le dévouement et tout le courage dont ont fait preuve partout et toujours les membres du corps médical pour braver tant de fatigues unies à tant de dangers. On ne viendra pas nous objecter ici la perspective des honneurs et de la richesse qui, dans les grandes cités, paraît aux yeux du vul-

taire un stimulant et une compensation suffisante. Le médecin de campagne vit et meurt ignoré dans l'humble sphère où la nécessité l'enchaîne; il vit et meurt, comme le rustique habitant des chaumières, sans rien demander à la gloire ni à la fortune; il trouve dans son éducation supérieure, dans le milieu où il dépense ses forces et sa pensée, de quoi le mettre à l'abri des vertiges et des entraînements du monde.

Rendons une éclatante justice à Robineau-Desvoidy : son désintéressement fut égal à son zèle dans l'exercice de son art ; il en reste encore de vivants témoignages. Placé par les ressources de son patrimoine dans une assez confortable indépendance, il ne chercha jamais les moyens d'augmenter son bien-être. Peu soucieux de ses intérêts matériels, il ne savait pas ce que c'était que de réclamer des honoraires. Ici le hasard lui avait permis de ne pas trahir la générosité de son cœur.

Les soins d'une clientèle étendue n'absorbaient pas exclusivement ses loisirs; il avait plus largement conçu la mission du médecin, du véritable philosophe. Pour lui, l'art de guérir n'était qu'une faible branche de l'histoire naturelle; il voulut cultiver l'arbre dans tout son ensemble, noble ambition qu'il n'est pas donné à toutes les intelligences de satisfaire; son âpre nature le disposait peu aux conventions et à la diplomatie de la vie sociale; il se tourna vers un monde plus approprié à ses tendances; il s'y posa en dominateur absolu. Ses amis, ses commensaux, les compagnons de ses veilles, il les choisit dans les plantes, dans les animaux, dans les rochers qui peuplaient les solitudes de son pays natal; il en fit le but de ses promenades silencieuses; il s'initia à leur évolution, à leurs mœurs, à leurs transformations incessantes; chaque soir il rentrait chargé du butin de la journée; à la lueur de sa lampe il étudiait l'insecte, la fleur ou la pierre qui avaient mérité sa préférence; il en décrivait les caractères, puis leur donnait une place méthodique dans ses précieuses collections.

Malgré son isolement extrême et son éloignement pour le commerce des hommes, il rêvait cependant à la gloire. Quel était ce rêve? C'était une réminiscence de ces grandes renommées qui planaient alors sur la science. Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Latreille avaient jeté dans son âme les germes d'une passion qui ne devait s'éteindre qu'avec lui. Sous le

flambeau de ces puissants génies, il entrevoyait toute une carrière de travaux, de conquêtes et de divinations inattendues. Aussi, quand il se vit relégué au fond des sombres vallées de la Puisaye, en face de cette végétation luxuriante, de ces organisations merveilleuses et sans nombre où la vie se multiplie sous toutes les formes et sous toutes les couleurs, frappé d'extase et osant mesurer ses forces avec cette œuvre sublime, il s'était écrié avec l'inspiration de l'artiste : *Ed io anche son pittore !*

La vie de Robineau-Desvoidy est simplement l'histoire de ses travaux intellectuels ; tout s'est concentré pour lui dans cette sphère élevée ; il y trouva ses plus douces jouissances comme ses plus amers chagrins ; plus d'un orage vint troubler ses heures de travail et de méditations ; il n'eut pas la prudence de tenir sa porte close aux bruits et aux passions du dehors ; trop souvent, son cabinet d'étude devint une arène où sa fougueuse nature l'emportait au-delà des limites d'une sage modération.

Suivons-le dans les nombreuses étapes de sa carrière scientifique ; elles sont toutes marquées par des publications successives ; nous allons en tracer un rapide aperçu.

Il avait vingt ans à peine qu'il s'occupait sérieusement de travaux entomologiques. En 1820, il découvrait l'appareil d'olfaction des crustacés ; un an plus tard, il constatait l'organisation spéciale de la trompe des diptères ; en 1822, il démontrait publiquement que les animaux articulés ont des appareils solides, comparables aux vertèbres des animaux supérieurs ; en 1823, il s'assurait que les coléoptères ont primitivement cinq articles tarsiens et que ces organes sont identiques aux appendices de la locomotion aérienne. Il fit, les années suivantes, un grand nombre d'observations sur l'organisation générale des animaux articulés, sur les diverses pièces solides qui constituent le test de beaucoup de crustacés, sur les usages des balanciers des diptères ; et, de tous ces matériaux épars, il composait un livre hardi, qui fut lancé dans la science, comme ces ballons d'essai livrés au hasard des commentaires et des jugements des hommes.

Ce fut en 1828 qu'il publia ses *Recherches sur l'organisation vertébrale des Crustacés, des Arachnides et des Insectes*, avec cette épigraphe : *Animal, natura semper consimili, organis semper diversis, in semetipso solo totum*

continentur. Elles sont dédiées à Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire. Ce livre naquit en effet sous l'inspiration de l'illustre auteur de l'Anatomie philosophique; il est comme une consécration déjà plus large des principes posés par le maître, et à ce titre on nous permettra de nous y arrêter un instant.

On se rappelle quels orages suscitérent les idées de cette nouvelle école dans les hautes régions de la science; le travail de Desvoidy n'était pas fait pour apaiser la tempête; il brisait les derniers retranchements de l'anatomie classique.

Dans une introduction adressée à son ami Raspail, il raconte longuement ses tribulations académiques; une commission avait été nommée par l'Institut pour faire un rapport sur son ouvrage. Quelques observations, émanées de certains membres présents à la séance, éveillèrent l'ombrageuse susceptibilité du jeune homme; il retira son manuscrit des mains de la Commission et le fit imprimer.

Le pamphlet qui précède l'exposition de son étude anatomique indisposa gravement l'Académie; on y vit une attaque directe et injurieuse et une marque d'ingratitude envers un corps savant qui venait de lui donner des gages d'encouragement et de sympathie. On nous a conservé une lettre qu'il écrivait à Cuvier pour justifier cette boutade extra-parlementaire; il y fait profession d'une grande indépendance de caractère, mais en même temps d'un profond respect pour la personne de l'illustre académicien. Nous ne croyons pas cependant que cette tentative ait eu le bonheur de lui gagner un pardon.

Essayons de donner une idée générale de ces *Recherches sur l'organisation vertébrale des Crustacés, des Arachnides et des insectes*.

Ainsi que le titre l'indique, il reconnaît aux animaux articulés les mêmes lois d'organisation qu'aux animaux supérieurs. Il s'appuie sur une étude de plus de quatre mille espèces pour venir proclamer qu'un insecte est un animal vertébré.

Mais la vertèbre, comme il l'entend, n'est plus cet organe purement osseux que nous connaissons chez les animaux supérieurs et qui est destiné surtout à la protection des centres nerveux. On a eu tort, selon lui, de prendre pour principal point de la division zoologique un organe ou un système susceptible de ne pas être produit: il voudrait que l'on ne

reconnût au préalable que trois grandes classes : 1° celle des animaux osseux à l'intérieur; 2° celle des animaux osseux à l'extérieur; 3° celle des animaux sans pièces osseuses.

Pour Robineau-Desvoidy, la vertèbre est un organe spécial composé d'éléments nerveux, vasculaires, musculoux et osseux; elle constitue à elle seule un animal qui peut avoir sa vie à part, et qui, par son association à d'autres vertèbres, tend à former un ensemble parfait par l'harmonie qui résulte de leurs fonctions réciproques (1). Elle peut être considérée comme le moyen le plus propre à nous diriger vers l'estimation précise du degré de perfection dans la série zoologique; elle fournira même le mode le plus sûr d'asseoir une bonne classification.

« Tous les animaux dont je traite en ce travail, dit l'auteur, sont formés sur le type d'un même animal. Ils sont « tous identiques; ils ne diffèrent entre eux que par le « nombre et la nature de leurs vertèbres. Ajoutez vingt-deux « vertèbres à une araignée, vous aurez une écrevisse; ajoutez « seulement huit vertèbres à cette araignée; elle vous donnera « un insecte. »

Il reconnut six organes des sens, qui sont : la vue, l'olfaction, l'audition, le goût, le bruissement et la motilité, ou les six vertèbres *optique, olfactive, auditive, gustale, sonore et motile...*

Chez l'homme ces six organes des sens se réunissent pour former l'encéphale et le spéroïde crânien.

En poursuivant les modifications de ces six vertèbres sensoriales dans la série des animaux, Desvoidy nous montre leur dégradation successive, leurs métamorphoses, leur changement de domicile pour les animaux inférieurs. Il nous fait voir la distribution de tous ces petits cerveaux aux diverses régions du corps des articulés. C'est le démembrement du cerveau de l'animal supérieur, au même titre que la respira-

(1) On a reproché avec raison à Robineau la largeur un peu vague de cette définition. Il s'en est excusé en rappelant que pour lui la vertèbre n'est pas seulement l'appareil calcaire d'un organe, mais un organe complet. Il eût peut-être été mieux compris, s'il se fût appuyé sur une autre dénomination que celle de *vertèbre*, qui rappelle toujours involontairement l'organe osseux qui fait partie de la colonne épinière. — Il ne faut pas oublier qu'il s'était voué à la grande théorie des *Analogues*.

tion, répartie dans chaque vertèbre des insectes, est la dissémination de l'organe central de la respiration chez l'homme.

« Le mérite et la nouveauté de son travail, comme il le dit « lui-même, sont d'avoir compté les segments des animaux articulés, d'en avoir analysé toutes les pièces, d'avoir trouvé leur identité pour le nombre, la position et souvent la fonction avec les pièces vertébrales des animaux supérieurs, d'avoir enfin classé ces êtres d'après ces aperçus nouveaux. »

Nous ne suivrons pas notre anatomiste dans l'application qu'il fait de sa méthode aux diverses classes d'animaux, malgré l'immense intérêt de ces études; nous le laisserons poursuivre ses vertèbres sensoriales sur les différentes portions du test des crustacés, sur les différentes régions du corps des arachnides et des myriapodes, reconnaissant dans les ailes antérieures des insectes ses vertèbres sonores, dans leurs ailes postérieures ses vertèbres motiles, et jusque dans les balanciers des diptères les équivalents de l'organe cérébelleux des animaux supérieurs (1). Il termine son travail par un tableau synoptique des animaux articulés, d'après leur respiration, leur circulation et surtout d'après le nombre et la nature de leurs vertèbres. Une planche est jointe au texte pour l'intelligence de la théorie; elle représente l'analyse des vertèbres du test de deux crustacés, l'appareil buccal interne du *Palinurus vulgaris*, la vertèbre maxillaire de l'*Astacus marinus*, et la vertèbre motile d'une grande espèce de Blatte.

Ce livre, qui lui a coûté bien des veilles, n'a pas été jusqu'à ce jour intégralement accepté par la science; beaucoup de ses aperçus sont marqués au cachet de la justesse et de la profondeur. Plus d'un naturaliste y a puisé des renseignements dont la source n'a pas toujours été loyalement confessée; il en a eu le pressentiment en publiant son œuvre et

(1) Robineau avait démontré que, si l'on coupe un des balanciers, l'insecte perd l'usage de l'aile du même côté, et finit par tomber en tourbillonnant sur lui-même, et que, si on les coupe tous deux, il se trouve dans l'impossibilité de voler. M. Lacordaire, dans son *Introduction à l'entomologie*, nie d'abord ce fait; puis plus tard il avoue qu'il s'est trompé, mais que cette découverte avait été signalée avant Desvoidy. Avouez au moins que notre naturaliste a eu ce mérite de signaler une vérité que vous n'avez pas reconnue.

ce n'a pas été la moindre amertume de son existence. Nous nous récusons entièrement pour porter un jugement sur cet ouvrage, qui ne peut trouver d'appréciateurs compétents que parmi les anatomistes comparateurs, et ils ne sont pas encore très-nombreux dans la science. Il nous semble néanmoins que, malgré ses formes insolites, et par cela même qu'il a été violemment contesté, ce livre n'est pas condamné à l'oubli; peut-être aura-t-il le sort de tant d'œuvres humaines qui, après de longues vicissitudes, ont eu enfin le triste bonheur de faire tomber une couronne sur un tombeau.

Il n'était fixé dans sa chère Puisaye que depuis quatre ans à peine, partageant ses loisirs entre les pauvres malades et l'étude de la nature, lorsqu'il adressait à l'Académie des sciences son *Essai sur les Myodaires du canton de Saint-Sauveur*. Ce fut un succès bien propre à enflammer l'orgueil et l'émulation du jeune homme que l'accueil fait à ce travail par la docte assemblée. Sur le rapport de M. de Blainville, on en vota l'impression et l'insertion parmi les Mémoires des savants étrangers. Cette décision avait été prise le 2 octobre 1826; la publication n'eut lieu qu'en 1830. Robineau employa ce délai à revoir son œuvre, à l'assurer sur de plus larges bases et à profiter des critiques et des conseils de la commission académique. Il donne aux insectes qu'il décrit le nom de *Myodaires*, parce qu'ils ont tous des points de contact plus ou moins directs avec la *mouche domestique*. Il prend pour fondement de sa classification divers caractères tirés des *cuillerons*, des *antennes*, de la forme et de la disposition du *péristome*, et il combine ces caractères avec les mœurs, les instincts et la nourriture des insectes qu'il veut décrire.

On se ferait une fausse idée de ce travail si on le considérait comme un froid catalogue des 3,000 espèces de mouches qui le composent. Notre naturaliste a envisagé sa tâche de plus haut: il sait répandre un souffle de chaleur et de vie sur toutes ces organisations dont la mort a peuplé ses vitrines; il a versé à pleines mains sur elle des trésors de science, d'observation et de poésie; il les suit dans les airs, sur les fleurs, dans les lacs de ses sombres vallées il pénètre avec elles dans les nids des hyménoptères qui vont devenir un théâtre de guerre et de carnage; il nous fait voir ses *Entomobies* qui déposent leurs larves dans le corps des autres insectes

où elles vivent et se développent aux dépens de tissus palpitaux. Puis viennent ces générations sans nombre dont l'existence, inconnue du vulgaire, se nourrit dans les racines et dans les tiges de toutes les plantes, de telle sorte que chaque race a sa fleur préférée, et que chaque fleur est l'âme et la substance de ces myriades d'insectes d'espèces différentes ; puis encore, ces prodigieuses légions qui surgissent inopinément de la vase des marécages et qui font croire que chaque molécule de terre vient de recevoir le mouvement et la vie ; il nous fait assister aux danses aériennes et aux chansons de ces frêles créatures qu'un rayon de soleil semble tirer de leur léthargie et qu'un nuage fait rentrer dans le repos et dans le silence ; il nous signale enfin ces cohortes féroces et sauvages qui ont suivi la piste des sociétés humaines, qui se repaissent de débris animalisés, qui vivent au préjudice de la vie, se multiplient dans la corruption et dans la fange, et qui rendent à une circulation incessante la matière que Dieu a vouée au mouvement éternel. Après ces tableaux d'une vérité saisissante, il jette un regard plein de mélancolie sur l'homme, ce roi des êtres, qui s'avance impassible et dédaigneux au milieu de toutes ces mouches qu'il méprise, mais qui va bientôt lui-même devenir leur proie et leur pâture, pour obéir à la loi suprême.

L'Essai sur les Myodaires ne fut que le prélude de publications incessantes. Il serait trop long d'analyser tous ces mémoires qui sont comme la sanction de sa pensée première et qui complètent toutes ses études antérieures. Ils sont éparpillés dans les Comptes-rendus de l'Académie des sciences, dans les Annales de la Société entomologique, dans les Annales des sciences d'observation, dans la Revue zoologique, dans le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne et plusieurs autres feuilles périodiques. Contentons-nous de citer, parmi les plus remarquables, la suite de ses recherches sur les *Entomobies*, travail immense qui a dévoré les plus belles années de sa vie et qui a porté si loin la connaissance de cette tribu interminable ; son *Essai sur la tribu des Culicidés*, inséré au Bulletin universel des sciences naturelles et qui a été regardé comme le dernier mot de la science sur cette classe de diptères ; une série d'observations sur les *Osmies*, les *Sapyges*, les *Insectes parasites du blaireau*, l'*Asylus diadema*, l'*Herbinia Narcissi*, etc.,

qui furent présentés à l'Institut par M. de Blainville et furent l'objet d'un rapport très-flatteur du savant Duméril.

N'oublions pas son mémoire sur l'éclosion de plusieurs espèces de diptères appartenant aux genres *Carcelia*, *Hubneria*, *Tachina Bombylius*, publié dans le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, qui s'enorgueillit aussi d'avoir reproduit son travail sur les diptères des environs de Paris, *famille des Myopaires*.

L'entomologie appliquée lui doit encore un travail fort curieux sur la maladie de la vigne et sur celle de la pomme de terre, attribuée à un acarus (4); puis une série d'observations sur les Galle-insectes de l'olivier, du citronnier, de l'oranger et du laurier rose et sur les maladies qu'ils ont occasionnées dans la province de Nice, et en France dans le département du Var, en 1851 et 1852. Ces recherches, dignes du plus haut intérêt, sont accompagnées d'inductions pratiques, fécondes pour l'avenir.

Nous terminerons cette énumération très-incomplète par la mention d'une lecture qu'il fit à la Société entomologique de France, en 1846, et qui a pour titre : *Coup-d'œil rétrospectif sur quelques points de l'entomologie actuelle*.

C'est un acte de courageuse revendication que Robineau ne craignit pas de faire solennellement devant ses pairs. Après avoir exposé les difficultés immenses qui surgissent à chaque pas devant le travailleur qui se dévoue à l'étude d'une seule famille, qui en fait l'objet de ses prédilections, de son culte, il demande si l'on ne doit pas quelque reconnaissance « à tant « de veilles, à une si forte et si longue tension d'esprit, à « tant d'opiniâtreté, dépensées à la recherche d'un résultat « qu'on n'est pas toujours certain d'obtenir, qui recule tous « jours devant la main prête à le saisir et qui peut vous être « ravi au moment où vous croyez en être le légitime propriétaire. »

C'est par la classification que l'on peut faire la lumière

(4) Robineau-Desvoidy, le premier, a annoncé que l'Oidium est le résultat de la piqûre d'un acarus décrit par Linné; il fit part de cette découverte au Congrès scientifique d'Orléans. Il fit la même observation pour la maladie de la pomme de terre. — Voir son mémoire dans la *Revue de zoologie*, tome 5, pages 154 et suiv. On lui doit aussi un travail intéressant sur la maladie des blés (*Revue entomologique*).

dans cet immense chaos que l'on appelle la *Famille des diptères*. « La classification ! s'écrie-t-il, voilà le but nécessaire de tout effort actuel de l'entomologie. Disons mieux : c'est l'entomologie en personne dans tout ce qui concerne ses spécialités et ses généralités... Il est donné à tout le monde de la désirer, à peu de personnes de la chercher et de la soupçonner, et il y a trop souvent de l'imprudence à la rédiger et à la produire.

« Je ne m'arrêtai point devant cette imprudence, continue-t-il, lorsqu'il y a vingt ans je soumis à la section de zoologie de l'Académie des sciences mon premier travail sur les mouches de Linné et de Fabricius. J'étais jeune alors, les obstacles n'avaient pas pour moi la même valeur qu'aujourd'hui. Je souriais dédaigneusement au péril et à l'idée du péril ; je me le rappelle, il ne m'en coûta pas le plus petit effort pour proposer le brusque et l'entier renversement de l'édifice construit par mes devanciers. A l'âge de vingt-six ans, j'avais imprimé les innovations les plus hardies et les plus inattendues, dont quelques-unes sont maintenant propriétés reconnues et avouées de la science, quoiqu'on ait à diverses reprises essayé de les attribuer à d'autres auteurs. Mais le temps, qui a commencé à me rendre justice, finira par me la rendre complète. Les difficultés les plus sérieuses sont franchies. »

Ici notre docteur accuse les naturalistes, qui, depuis vingt ans, ont écrit sur les mouches, d'avoir feint d'ignorer ses travaux ou de ne les citer qu'avec des expressions de malveillance et de mépris. On a fait table rase des dénominations nouvelles qu'il avait attribuées à certaines classes et à certains genres, ou bien on a transporté ces mêmes noms à d'autres genres que ceux qu'il avait désignés. Il demande justice, il s'adresse surtout à ces hommes dont une des plus précieuses qualités est de revenir sur les travaux oubliés ou négligés, et de faire rendre gorge à ceux qui ne furent que des copistes plus ou moins adroits.

Il termine son réquisitoire par un exposé scientifique des raisons qui ne lui permettent pas de resserrer le cadre de ses myodaires, les dernières découvertes tendant plutôt à l'agrandir. Il réclame l'attention des entomologistes sur les Entomobies, objet de sa prédilection et de sa persévérance, et donne, dans un but de priorité, la division de cette tribu

en quatre grandes classes, suivant que leurs larves vivent aux dépens des chenilles, des coléoptères, des hyménoptères et des hémiptères.

Ce factum, présenté avec une effusion pleine de dignité et de courage, fut accueilli favorablement par les véritables amis de la science; il contribuera certainement à réveiller la considération et le respect qui étaient dus aux efforts de Robineau-Desvoidy.

La géologie lui doit quelques travaux importants : il publia successivement dans le Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne, un mémoire sur *l'origine des blocs quartzeux et siliceux de Magny*; sur *les sables et les grès ferrugineux de la haute Puisaye*; sur *les grès ferrugineux tertiaires de la commune de Tannerre*; sur *un gisement calcaire d'eau douce à Saint-Martin-sur-Ouanne*.

En paléontologie, une étude remarquable sur *les crustacés fossiles trouvés dans le terrain néocomien de Saint-Sauveur* attira l'attention des savants : c'est encore un monument irrécusable de la patience, de la sagacité, de la consciencieuse méthode investigatrice de l'auteur. Après avoir restitué à leurs véritables maîtres tous ces débris informes récoltés çà et là dans la craie inférieure, il s'élève à des considérations générales sur l'évolution du règne animal dans les temps primitifs du globe. « Notre surprise s'accroîtra, dit-il, si l'on « vient à démontrer que chacune des formations du globe « ne contient que des dépouilles d'animaux d'une forme qui « lui est propre; pour m'exprimer d'une manière plus pré- « cise, si l'on arrive à cette démonstration, qu'aucune espèce « de crustacé d'une période donnée n'a vécu durant une « autre période. Ici le domaine de la zoologie recherche les « lois qu'elle ose à peine soupçonner. Le plan de la nature « dans la production de certaines races apparaît donc sous « de nouveaux horizons; notre esprit s'élève à des considé- « rations inconnues de nos devanciers, et notre infatigable « activité se risque dans le dédale sans cesse renaissant d'or- « ganisations qui se transmettent, se modifient, se compli- « quent et se diversifient à l'infini. »

Nous ne citerons que pour mémoires ses notices sur les *Sauriens du Kimméridge-Clay de Saint-Sauveur* et sur un *Ichtyosaure trouvé dans la craie* du même pays, travaux intéressants pour les paléontologistes.

Dans le courant de l'hiver de 1852, des ouvriers ayant enlevé une quantité de terre de la Grotte-aux-Fées, près d'Arcy-sur-Cure, Robineau apprit que des ossements de quadrupèdes avaient été mis au jour. Convaincu par les antécédents de la science que ces débris amoncelés représentaient la faune de la contrée dans les temps antérieurs, il s'y rendit et fit une ample récolte de ces antiques vestiges. Il lut bientôt après, à la Société des sciences de l'Yonne, puis à l'Institut, une notice sur la caverne ossifère d'Arcy. Outre des morceaux de poterie grossière, des cendres, du charbon et plusieurs objets travaillés trouvés à la surface, il reconnut parmi ces ossements ceux de l'éléphant, du rhinocéros, du cheval, de l'âne, du bœuf, du renne, du cerf, du daim, du chevreuil, de l'hyène et de l'ours des cavernes. Nous regrettons que ce travail n'ait pas été publié en entier. Nous savons que le manuscrit existe encore et qu'il pourra plus tard être mis au jour.

Sa portée dans les sciences naturelles a été plus grande que l'on ne le croit communément.

Disciple de Bacon, il semble avoir pris pour devise cet aphorisme, qui est devenu le drapeau de la science moderne : « L'homme, interprète et ministre de la nature, n'étend ses connaissances et son action qu'à mesure qu'il découvre « l'ordre naturel des choses, soit par l'observation, soit par « la réflexion ; il ne sait et ne peut rien de plus. »

C'est par la méthode de l'observation pure que Robineau est arrivé à lire dans les ouvrages de la nature et qu'il a pris un rang supérieur parmi les zoologistes. Il a tracé de main de maître les conditions qu'il faut apporter dans l'étude des êtres qui composent la série animale ; nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici l'une de ses plus belles pages :

« L'esprit satisfait, dit-il, aime à pénétrer dans chacun « des détails de toutes ces organisations, diversifiées à l'in- « fini et pourtant formées d'après un type unique. Alors on « acquiert des notions certaines, soit sur l'existence, soit sur « la cause de l'existence des êtres ; on arrive à la vérité que « ne trouvèrent et ne trouveront jamais ni les abstractions « de la métaphysique, ni les spéculations plus ou moins té- « méraires de l'homme livré au délire de son seul raisonne- « ment. L'arbre si longtemps cultivé des entités et des idéa-

« lités n'a pu produire aucun fruit, car il entraînait dans son
 « essence d'être plutôt nuisible qu'utile. L'étude de la seule
 « nature a inventé les arts, fourni au besoin et au bien-être
 « de la société ; elle dicta à Aristote le traité d'anatomie dont
 « la gloire grandit avec les siècles, puisqu'il repose sur des
 « faits. Le besoin de la *science des choses naturelles* est le
 « caractère distinctif de notre époque. Que de travaux opérés
 « dans cette direction ! Mais notre impatience nous porte
 « malheureusement à devancer les événements : nous vou-
 « lons moissonner sans avoir arrosé le champ de nos sueurs.
 « De là cette foule de théories prématurées qui encombrant
 « le vestibule de la science et qui, semblables aux végétaux
 « parasites, connus sous les noms de lichens et de mousses,
 « amaigrissent l'arbre, leur support et leur nourriture. Notre
 « esprit, irrité des difficultés, croit les avoir surmontées en
 « refusant de les aborder avec franchise. Swammerdam,
 « Réaumur et Spallanzani n'épuisèrent pas leurs talents à
 « inventer des systèmes ; ils observèrent, et leur éloge est
 « resté intact. Nous ne devons pas craindre l'erreur sur les
 « pas de ces illustres maîtres. Amassons des faits et des
 « individus sans nombre ; un jour ces matériaux entreront
 « nécessairement dans la construction de l'édifice. Des spé-
 « cialités bien rédigées seront dans l'ensemble de la science
 « ce que des tableaux sont dans une vaste galerie. Le nom
 « de l'auteur se fera lire en tête de chaque traité spécial,
 « ainsi qu'au bas de chaque tableau. Passer sa vie dans des
 « travaux illimités, dans une tension continuelle d'esprit ;
 « revenir cent fois sur des objets cent fois observés ; ne s'en
 « laisser imposer ni par la petitesse ni par le nombre des
 « êtres, ni par les obstacles de l'étude ; ne voir que la nature
 « même des faits ; croire qu'on est déjà utile précisément
 « parce qu'on cherche le vrai ; mépriser le sarcasme de l'i-
 « gnorance stupide et stérile, et souvent lutter contre la per-
 « fidie des rivalités, telles sont les conditions de la gloire
 « pour le zoologiste. Rien ne sera perdu dans l'observation
 « des animaux ; le fait en apparence le plus simple conduira
 « aux plus solides principes, et le fait le plus isolé servira à
 « rapprocher des distances éloignées. Mais, ne ferait-on que
 « donner le signalement positif d'un individu ou de ses habi-
 « tudes, on rendrait déjà un grand service : c'est précisé-
 « ment en quoi la science consiste. Je m'appuie sur ces

« solides raisons contre les personnes qui ne savent employer
 « leur vie à rien, et qui croient jeter du ridicule en me re-
 « prochant de me consumer sur des mouches et des charan-
 « çons. Ces personnes sont certaines de tomber tout entières
 « dans le néant de la tombe. Puissent mes mouches et mes
 « charançons me survivre ! Je serai assez vengé. » (*Essai
 sur les Myodaires*, p. 611 et suivantes).

Robineau n'avait pas trente ans lorsqu'il traçait cette esquisse pleine d'une sévère grandeur ; elle nous montre où en était déjà la maturité de son génie.

En dehors des sciences naturelles, Desvoidy exerça son infatigable esprit de recherches sur divers sujets d'histoire locale et d'archéologie. En 1849, il présenta à la Société de l'Yonne une statue de Vénus Anadyomène découverte dans les ferriers de Mézilles, et fit suivre cette exhibition de considérations élevées sur les mœurs de la décadence romaine.

En 1853, à propos de médailles trouvées à Briare et à Rogny, il fait observer que l'histoire des Gaulois Victorinus et Tetricus est en réalité celle de nos pères. A l'exemple de notre vénérable et très-regretté président M. Chaillou des Barres, qui, dans un compte-rendu de ce travail, ne craignait pas de rapprocher la profondeur de ses aperçus de la grande école de Bossuet, nous citerons ce magnifique passage :

« Les médailles trouvées à Briare et à Rogny sont, pour
 « ainsi dire, l'expression de la génération de cette époque,
 « qui offrit en outre la grande figure d'une de ces femmes
 « qui, dans des âges différents, étaient destinées à jouer des
 « rôles si considérables dans nos annales. Je parle de cette
 « Aurélia Victorina, que ses contemporains surnommèrent
 « l'héroïne de l'Occident, et que les légions d'alors appelaient
 « la mère des armées, parce qu'elle les conduisait aux
 « batailles avec une intelligence et un sangfroid qui les
 « remplissaient d'admiration, et parce qu'elle avait nommé
 « quatre empereurs. Spectacle singulier ! A la même date,
 « Zénobie éblouissait l'Orient de l'éclat de sa gloire, tandis
 « que, plus modeste, mais non moins courageuse, Salonine
 « s'efforçait de voiler les souillures du trône par la pratique
 « des vertus de son sexe et la consolante culture des belles-
 « lettres et de la philosophie. La femme Gauloise, la femme
 « Grecque, la femme Latine, ces trois types divers d'hé-
 « roïsme, ennoblissaient à l'envi les dernières heures de la
 « société expirante du panthéisme. »

En 1838 parut son *Essai statistique sur le canton de Saint-Sauveur*. Ce travail, destiné à l'*Annuaire de l'Yonne*, fut l'objet, de la part du comité de publication, de quelques observations très-légitimes : il s'agissait de faire disparaître certains passages inacceptables pour un recueil officiel, où le sentiment des convenances et le respect dû à l'opinion publique ne sauraient être impunément bravés. Robineau, comme toujours, se révolta contre la censure ; il défendit de continuer l'impression, et publia lui-même son mémoire, en y joignant une dédicace burlesque et injurieuse pour les membres permanents du comité de l'*Annuaire*. Laissons de côté la boutade pour examiner l'œuvre sérieuse.

L'auteur commence par proclamer la condition d'airain qui, sous le nom de fatalité, pèse sur les générations de la Puisaye. Il déclare que jamais l'homme ne domptera cette nature climatérique, ne fera disparaître cette couche d'argile imperméable sur laquelle reposent les sables ferrugineux ; il condamne cette terre à une humidité constante, à une atmosphère saturée de brouillards et de miasmes empoisonnés. Pour lui, l'homme de la Puisaye se trouve donc placé sous la pression d'une loi fatale en ce qui concerne les chances et la durée de son existence ; il est voué à une mort prématurée, et il reste désarmé devant la certitude de son sort.

C'était presque le *Lasciate ogni speranza* du poète, que ce funèbre anathème lancé contre le sol natal. Par bonheur cet arrêt n'est pas sans appel ; les opérations exécutées dans ces dernières années au sein des pays les plus marécageux viennent donner à notre docteur un éclatant démenti. La Puisaye aura son tour ; elle a déjà commencé sa métamorphose ; le drainage, le forage des couches imperméables, l'application des travaux hydrauliques les plus intelligents transformeront totalement cette contrée ; la richesse, le bien-être, la longévité viendront s'y asseoir, il n'en faut plus douter.

Ce qui nous semble le plus digne d'intérêt dans cette publication, ce sont les résultats statistiques sur la population envisagée dans ses rapports avec la constitution géologique du sol. Ainsi, les lieux humides paraissent beaucoup plus favorables à la génération des mâles, tandis que les localités privées d'eau produisent plus de femelles ; les accouchements doubles sont plus fréquents de moitié en Puisaye qu'en

Forterre. Quant à la vie moyenne, elle se développe sur des bases différentes suivant le sol des communes qui composent le canton : elle s'abaisse au chiffre de 30 ans pour la Puisaye, monte à 36 ans pour les communes mixtes, et atteint le chiffre de 44 ans pour la Forterre (1).

Ce travail devait être continué ; Robineau promettait, dans sa seconde partie, d'exposer la constitution géologique et minéralogique du canton, la flore et la faune de la Puisaye, ainsi que les arts, les industries, les exploitations et l'hygiène du pays. Ces matériaux se retrouvent en effet dans ses manuscrits ; mais ils remontent à une date déjà éloignée et ne paraissent plus en harmonie avec l'état actuel de la science.

Le premier chapitre de son *Essai statistique sur le canton de Saint-Sauveur* donne un aperçu rapide sur l'*ancien culte auxerrois* ; c'est un extrait d'un grand ouvrage inédit sur l'*ancien diocèse d'Auxerre*, qui existe encore dans ses papiers.

J'avoue ici que mon embarras est extrême. En parcourant cette volumineuse élucubration, on se rappelle involontairement les rêveries d'un célèbre jésuite, le père Hardoin, qui soutenait que la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature latine étaient faussement attribués à Virgile, à Horace, à Juvénal et à tant d'autres ; de pauvres moines du XIII^e siècle avaient, selon lui, enfanté ces prodiges dans le silence du cloître. Et quand on voulait le faire expliquer sur la singularité de ses idées : « Croyez-vous donc, répondait-il, que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres auraient déjà dit avant moi ! »

Robineau, pour justifier l'excentricité de sa nouvelle doctrine, se sert d'un argument plus péremptoire ; il a écrit, parce qu'il croit avoir trouvé la vérité. « Si mes recherches, dit-il, ne m'ont conduit qu'à l'erreur, on n'en devra accuser

(1) Ces chiffres, d'après Desvoidy, n'offrent que des apparences trompeuses en ce qui concerne la Puisaye. C'est ainsi que les décès de Moutiers et de Saint-Sauveur, d'après l'état civil, sont fournis, pour les deux tiers, par des étrangers qui arrivent à une époque de la vie où ils ont déjà franchi la moitié des mauvaises chances de l'existence. Le contingent qu'ils fournissent au calcul de la vie moyenne en impose sur le chiffre qui appartient aux indigènes. Il en résulterait qu'à Saint-Sauveur la moyenne vraie des indigènes est de 22 ans, et qu'elle n'est que de 46 à 48 pour Moutiers.

« ni mon zèle, ni ma franchise. *Toutes mes peines auront été en pure perte* : puisse cette seule idée être mon plus « cruel tourment ! »

L'idiôme celtique est l'âme de cet ouvrage, et c'est peut-être un des reproches les plus graves que l'on puisse lui adresser. Ne chercher la réalité que dans une voie exclusive, c'est s'exposer à des mécomptes ; saper une théogonie tout entière avec les débris incertains d'une langue qui se perd dans la nuit des temps, c'est travailler dans les nuages. Il nous est impossible de suivre l'auteur dans ses curieuses investigations ; exposons seulement en quelques mots ses conclusions les plus intelligibles.

Il s'était promis, nous l'avons vu en commençant, de faire une visite aux catacombes de Saint-Germain d'Auxerre ; il y descendit armé du scepticisme le plus complet. Après avoir parcouru ces galeries vénérées, avoir noté la disposition de toutes ces tombes, de toutes ces chapelles, de toutes ces images, il se crut appelé par une voix intérieure à *lever le voile de ces ténèbres, à lire dans ce livre mystérieux de ses ancêtres*. Ce fut une révélation bien inattendue que celle qu'il osa publier sur les cryptes de notre antique abbaye, dont l'authenticité historique n'avait jamais été suspectée par personne. Pour lui saint Germain n'est plus ce majestueux personnage tenant d'une main l'étendard du christianisme dans les Gaules, de l'autre l'épée mandataire de la domination romaine ; ce n'est plus un saint, ce n'est plus même un homme, c'est la personnification de l'Auxerrois. Saint Alode, saint Urce, saint Fraterne et saint Censure, dont les tombeaux entourent celui de saint Germain, ne sont que les quatre points cardinaux du diocèse ; les villes et les villages ont Urbain et Tiburce pour symboles ; Moré et Innocent expriment la périphérie. Il assigne aux autres sarcophages des significations tout aussi incroyables.

Ainsi, les cryptes de Saint-Germain ne sont en définitive pour notre archéologue que le plan cadastral du diocèse d'Auxerre ! Toutes nos légendes sont des fables énigmatiques arrangées pour exercer la sagacité des esprits supérieurs ! L'histoire n'est plus dans l'histoire ; il faut la poursuivre à travers les rêveries de notre moderne hiérophante !

Robineau n'a pas appliqué sa méthode analytique aux seules catacombes de Saint-Germain ; il a impitoyablement

disséqué la totalité du diocèse. Villes, bourgs et simples paroisses, patrons et patronnes des églises et abbayes, ruisseaux et rivières, montagnes et vallées, tout a subi la pierre de touche du dictionnaire de Bullet. En vérité, la langue celtique, cette langue de nos aïeux, joue ici admirablement le rôle de nos vieilles grand'mères ; elle se plie avec une complaisance sans bornes à nos caprices les plus effrontés !

Cette œuvre est regrettable au point de vue religieux, inacceptable au point de vue de la science. On doit déplorer la dépense d'une érudition immense et d'une imagination merveilleuse au profit d'une idée qui n'est rien moins que féconde.

Cependant, soyons juste après avoir été sévère : l'*Essai sur l'origine du culte de l'Auverrois* contient des recherches d'une haute valeur. Au milieu de ce cahos d'étymologies, d'interprétations aventurées, de légendes mises à la torture, on trouve de précieux matériaux pour l'histoire. Cet homme avait le talent de faire jaillir des étincelles de la moindre pierre qu'il osait remuer ; de magnifiques pensées, revêtues d'un style plein d'éclat et de puissance, indemnisent suffisamment le lecteur ; ce travail ne périra pas tout entier.

Parlerons-nous de quelques articles de polémique générale qui furent insérés dans certains journaux politiques à l'époque de la révolution de 1830 ? Ces productions éphémères ont perdu pour nous l'intérêt de l'actualité ; on y reconnaît néanmoins la verve mordante et passionnée d'un écrivain libéral dont les aspirations se révoltent contre tout ce qui semble dévier de son idéal absolu. Comme citoyen, Robineau professa toujours la plus grande indépendance ; sa devise fut *progrès et liberté*, et, c'est un hommage qu'il faut rendre à sa mémoire, il resta jusqu'au dernier jour de sa vie fidèle à ses principes. Homme de parti, il ne le fut jamais ; il ne put jamais l'être, parce que sa nature indisciplinable l'éloignait de la servitude du mot d'ordre et de la consigne ; il ne fut donc d'aucune coterie politique. Soldat volontaire, il fit la guerre de partisan, au gré de ses caprices bizarres et de la fougueuse impulsion de son cœur.

Doué d'une organisation pour ainsi dire électrique, Robineau fut livré aux moindres sensations des courants, sa fibre mobile et irritable percevait de cuisantes douleurs là où d'autres n'auraient pas témoigné de souffrance ; de là ces

réactions convulsives, ces emportements, ces orages qui venaient à chaque instant porter le trouble dans son existence. Les natures les plus inoffensives ne pouvaient se flatter de vivre sympathiquement avec lui : un choc imprévu, involontaire, venait trop souvent briser des liens, des habitudes, des amitiés qu'il eût été plus heureux de respecter. Il avait eu parfois légitimement à se plaindre de l'injustice des hommes ; il avait subi les passe-droits, les calomnies, les injures de la haine ou de la prévention, et il croyait à chaque pas rencontrer le fantôme de la malveillance et de l'envie.

Pour fuir la société des hommes, il s'était bâti ce qu'il nommait son *Ermitage* dans une vallée froide et humide, à peu de distance de Saint-Sauveur. Il avait décoré cette villa selon ses goûts pour la belle nature ; de l'eau, des arbustes, des fleurs, disposés avec un art intelligent, en faisaient un séjour d'un aspect plein de charmes. Ses collections d'histoire naturelle étaient symétriquement rangées dans son cabinet d'étude ; il dominait par la vue les bois et les prairies de sa chère Puisaye ; ce panorama délicieux semblait prêter plus d'ardeur et de poésie à ses aspirations. C'était comme le testament de sa vie, comme l'abdication de ses luttes puissantes, il le déclarait lui-même dans ces quatrains qu'il avait fait graver au-dessus de l'entrée de sa maison :

Adieu, rêves de ma jeunesse,
Gloire, ambition des grands cœurs ;
Adieu, je préfère les fleurs
A la plus généreuse ivresse.

Assez de bruit, de mouvement,
Vienne la paix ; de ce moment
Je veux dans mon humble ermitage
Savourer le bonheur du sage.

Amis de choix, modestes soins,
Plaisirs purs, études sans veilles,
Doux sommeil et *dîves* bouteilles,
Sont désormais mes seuls besoins.

Ces vers, d'une facture peu relevée, semblaient le fonds de la philosophie de ses dernières années ; c'était l'oubli du passé et l'insouciance de l'avenir. — Il manque, on le sent bien, quelque chose à cet épicurisme tout personnel ; l'individualisme s'y fait sentir d'une manière trop grossière ; c'est une absence, une erreur de Desvoidy. Sa vie de recherches et

de méditations, ces invocations incessantes à tout ce qui est vrai et juste, à tout ce qui peut faire monter l'humanité vers un niveau supérieur, méritent un couronnement plus digne. Le matérialisme seul peut conduire à cet oubli de soi-même, et cette doctrine décourageante n'a pas dû être celle de notre fougeux travailleur. Nous n'avons pas le droit de chercher ici au fond de sa conscience, mais s'il est permis de tirer une conclusion générale des œuvres qu'il a publiées, nous pensons qu'il s'est calomnié dans ses derniers jours. Il peut avoir protesté énergiquement contre certaines formules, contre certaines individualités en matière religieuse, mais nous croyons que sa philosophie avait plus de grandeur, avait une plus large portée qu'il ne semblait vouloir le dire. Lisez toutes ses exclamations, tous ses cris d'admiration et de surprise à l'aspect des merveilles infinies de la nature; lisez les magnifiques hommages qu'il rend à *la cause créatrice* de toutes choses, et vous finirez par convenir que Robineau n'était pas un athée, qu'il se faisait au contraire l'idée la plus sublime de la divinité.

Le séjour qu'il fit dans sa nouvelle demeure, s'il fut une satisfaction pour son amour de la solitude et des frais paysages, fut aussi une cause lente de détérioration pour sa santé. Sa robuste constitution ne put impunément braver les émanations marécageuses qui s'élevaient sans cesse de la prairie. Il eut lui-même conscience de ce triste acheminement vers une catastrophe qui devenait de plus en plus imminente. Nous devons à l'obligeance extrême de son ami, M. Lemercier, bibliothécaire au Muséum, la communication d'une lettre qui porte la trace de cette lutte navrante d'un esprit encore plein de vigueur dans un corps désorganisé :

« Maladie et infirmité m'accablent, écrivait-il. Enfin me
 « voici livré aux formations géologiques : je viens de rendre
 « deux calculs. Et vite l'eau de Vichy ! Moi qui n'avais bu
 « d'eau qu'au collége ! Cet état est assez triste. Encore si je
 « pouvais respirer ; mais ce maudit asthme me laisse peu de
 « repos.

« Au milieu de cette misère, continuation d'amour pour
 « le travail. Plus je sens la vie qui me quitte, plus mon
 « ardeur pour l'étude semble prendre des forces nouvelles.
 « Expliquez cela. Je crois que je mourrai en *loupant* un
 « diptère ! »

Malgré les avertissements de quelques amis et les accidents graves qui se développaient dans sa poitrine, il persista à subir les influences délétères de son pays natal. Un voyage qu'il fit à Nice et dans la Provence semblait avoir amélioré sa position ; mais les mêmes causes eurent bientôt raison de ses forces profondément affaiblies. Il s'était fait transporter dans une maison de santé à Paris, pour y recevoir des soins plus assidus, lorsqu'il succomba, le 25 juin 1857, dans sa cinquante-neuvième année.

La nouvelle de sa mort fut un deuil pour la Société entomologique de France. Un de ses membres distingués, M. Bigot, annonça lui-même cette triste nouvelle en ces termes : « Un vide à jamais regrettable vient de s'opérer dans nos rangs, le docteur Robineau-Desvoidy n'est plus. Depuis longtemps la santé profondément altérée, de notre savant collègue, nous inspirait de légitimes inquiétudes ; mais rien ne présageait que nous dussions avoir à déplorer si tôt un aussi grand malheur. Malheur bien grand ! car avec lui vient de s'éteindre une des lumières de la science entomologique, avec lui nous perdons le dernier des diptéristes français ! »

Et, plus loin : « Vous regretterez d'autant plus, Messieurs, notre ancien confrère, que votre cœur ardent pour les progrès de l'entomologie ressentira chaque jour davantage l'abandon où va désormais languir l'une de ses parties les moins connues, les plus dédaignées, malgré sa richesse et son étendue. Désormais la France ne pourra plus se glorifier de posséder un diptériste de quelque valeur, car les derniers, j'ose le dire, furent Macquart et Robineau-Desvoidy. »

Nous n'avons pas besoin de rappeler quels furent les regrets de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; nous perdions en lui non seulement un naturaliste de la plus grande valeur, mais encore un géologue distingué, un archéologue d'une érudition immense, qui apportait souvent à nos séances l'originalité de ses vues et la verve émouvante de sa parole. Il avait pour notre Société une prédilection dont elle sera toujours fière, et il a voulu en mourant lui donner des gages éclatants de sympathie. Il lui a légué ses collections d'histoire naturelle et tous ses livres qui ont trait à la science qu'il cultivait avec tant de succès. Ces dons ont un prix inestimable, si l'on considère que sa collection des diptères est peut-être unique en Europe par le

nombre et par la variété des espèces. C'est le fruit de quarante années de travaux.

Ses manuscrits furent généreusement remis par sa famille aux archives de la Société. Ils se composent de ses Etudes sur la Puisaye ; d'une dissertation sur le nom d'Auxerre ; de notes sur le livre d'Héric, de *Miraculis sancti Germani* ; de son travail complet sur l'origine du culte auxerrois, dont quelques parties ont été publiées. En histoire naturelle, on y trouve une grande quantité de notes inédites sur différents sujets de la science entomologique et la description des ossements fossiles trouvés dans les grottes d'Arcy-sur-Curc.

Enfin le plus important de tout ce recueil précieux est assurément son grand ouvrage sur les Myodaires. Il en préparait une seconde édition enrichie de toutes les nouvelles découvertes de la science ; ce fut l'unique préoccupation de ses dernières années. La préface de cette œuvre colossale était déjà imprimée quand il s'éteignit dans de cruelles douleurs. Cette préface, où son âme semblait déjà s'exhaler tout entière, nous initie trop bien à ses angoisses et à ses espérances pour que nous ne cédions pas au désir d'en reproduire ici quelques fragments :

« L'histoire des mouches dit-il, est immense ; leur étude
 « est difficile ; de plus, la vie de l'homme est courte et ses
 « moyens d'investigation sont bornés. Au temps seul on doit
 « demander la perfection, soit dans l'exposé des généralités,
 « soit dans l'analyse des détails. Ce travail m'a déjà dévoré
 « trente-six années de recherches poursuivies sans relâche
 « et sans interruption. Chaque jour apporta son tribut et
 « fournit sa goutte de sueur. Aucun effort n'a coûté pour
 « approcher du but désiré. Sans doute il eût été préférable
 « d'en retarder encore la publication de quelques années,
 « puisque des matériaux nouveaux viennent quotidiennement
 « s'ajouter aux matériaux de la veille ; puisque le sujet dans
 « ses agrandissements successifs tend à s'élargir d'un horizon presque illimité.

« Ces réflexions sont excellentes. Mais l'existence aussi
 « commence à me faire défaut. Les jours ajoutés aux jours
 « ont agi sur moi comme sur le reste des hommes : et la
 « Mort, puisqu'il faut l'appeler par son nom, peut me revendi-
 « quer d'une heure à l'autre. Ne m'a-t-elle donc pas donné
 « déjà des avertissements assez répétés et assez significatifs ?

« Chaque jour la maladie, comme une fiancée inséparable,
 « s'allonge côte à côte avec moi sous les rideaux de ma
 « couche.

« Mon œuvre rester inachevée ! Que de fois, en proie aux
 « frissons de la fièvre, à la défaillance ou à la surexcitation
 « de mes divers organes, et surtout aux angoisses de
 « l'intelligence, n'ai-je pas frémi sous l'idée que la journée
 « présente n'aurait peut-être point de lendemain, et qu'alors
 « peines, travaux, veilles, analyses, synthèses allaient dis-
 « paraître avec moi. Eh quoi ! tout serait donc perdu ! Il
 « faut avoir passé par cette épreuve cruelle pour soupçonner
 « ce qu'elle comporte d'amer et de navrant. Avec cela, ne
 « pouvoir épancher mes chagrins dans le sein d'aucun
 « ami capable de me comprendre ; être obligé de cacher mes
 « larmes et de dissimuler stoiquement mon désespoir au
 « milieu d'une société indifférente, dédaigneuse, et qui peut-
 « être n'eût jeté qu'une stupide risée sur chacune de mes
 « plaintes !

« Mais les *Myodaires* seront publiées ! Je ne vois pas
 « quels obstacles sérieux cette publication pourrait rencon-
 « trer. J'espère donc la mener à bonne fin. »

Après avoir expliqué les modifications qui caractérisent
 cette œuvre nouvelle, Robineau-Desvoidy, s'élançant vers les
 régions de l'avenir, lègue le soin de sa gloire aux frères
 créatures qui ont fait l'incessante préoccupation de sa vie,
 et termine par cette allocution pleine de grandeur et de
 poésie :

« Il ne m'appartient pas de rien préjuger sur le sort
 « réservé à ces mouches, objets de tant de veilles et de tant
 « de travail. Je les livre à la publicité. Puissent-elles se
 « défendre assez par elles-mêmes pour mériter le suffrage
 « des juges compétents ! Leur longue étude m'a procuré de
 « bien douces joissances, elle a épanché le baume de solides
 « consolations sur les blessures qui firent saigner par tous
 « les pores notre génération si ardente aux tourmentes
 « politiques, et que tant de convulsions, soit physiques, soit
 « morales, vinrent déchirer de façons si cruelles. Trois fois
 « digne et grand le citoyen qui au bout de ces naufrages
 « peut hardiment se frapper la poitrine et dire : Je suis resté
 « pur ; aucun mauvais contact ne m'a souillé, de même
 « qu'aucune hypocrisie ne m'en a imposé !

« Assez de vaine conversation : je reviens à vous, Mouches, « qui avez toujours fait mes plus chères délices. Je vous ai « suivies dans presque toutes les conditions de vos existences « si diverses ; vous pouvez me considérer comme votre « *homme-lige*. Inscrivez seulement mon nom sur le talc « diaphane de vos ailes ; emportez-le sous les mystères de « la nue, et dites : Ce nom nous appartient en propre ; c'est « à nous de le protéger et de le conserver ! »

La Société entomologique de France, sur la demande de notre jeune et savant collègue, M. Monceaux, nomma une commission pour examiner le manuscrit des *Myodaires des environs de Paris*. Un rapport de M. Fairmaire, à la date du 9 juin dernier, vint faire connaître de quel prix était à ses yeux le travail de Robineau-Desvoidy. « Le parasitisme des entomobies, y est-il dit, étudié avec plus de soin depuis quelques années, est maintenant constaté dans presque tous les ordres d'insectes et a augmenté considérablement le nombre des espèces inconnues des diptères. Grâce à l'obligeance de nos collègues, notamment de MM. Berce et Bellier de la Chavignerie, Robineau-Desvoidy a pu réunir des matériaux nombreux et extrêmement intéressants, et la publication de son travail serait un véritable service rendu à la science, en constatant l'état actuel de nos connaissances dans une question dont l'horizon s'agrandit tous les jours, et dont la solution nous montrera peut-être une espèce d'entomobie attachée à chaque espèce, ou du moins à chaque genre d'insecte.

« Nous espérons donc, Messieurs, dit en terminant le rapporteur, que vous vous associerez pleinement au vœu que votre commission exprime, celui de voir imprimer prochainement le mémoire de Robineau-Desvoidy sur les *Myodaires des environs de Paris*, et de voir s'accomplir ainsi les dernières volontés d'un savant dont les idées hardies peuvent être discutées, mais dont le dévouement à la science et le talent d'observation ne sauraient être méconnus.

« La commission manifeste en outre le désir que la surveillance de cette publication soit confiée à un naturaliste connaissant les diptères, et elle désigne M. Monceaux, qui est mieux que personne en position de s'acquitter de cette pieuse mission. »

Et nous, Messieurs, membres de la Société des sciences de

l'Yonne, nous tous, membres actuels du Congrès scientifique de France (1) associons-nous à cette prière d'un mourant, associons-nous au vœu si puissamment formulé par la Société entomologique, et demandons aussi la prompte publication de cet ouvrage. L'infortuné Swammerdam succombait dans un état voisin de la misère, léguant à la postérité son admirable *Bible de la Nature*; un ami se chargea d'en recueillir les débris épars et le vengea des injures du sort en rendant son nom immortel. Ici nous avons plus qu'un ami, nous avons la sœur de Robineau-Desvoidy; nous savons quel est son culte pour la mémoire de son frère, nous savons avec quelle religion elle a voulu exécuter jusqu'ici ses volontés dernières. Noblesse oblige ! Le manuscrit sera publié !

En traversant son ermitage et ses jardins abandonnés, au détour d'un massif de frais ombrage, on découvre au loin, à l'extrémité de l'enclos, une tombe murée, inaccessible. C'est la dernière demeure de Desvoidy... — On éprouve quelque chose de plus que de la tristesse à l'aspect de cet exil volontaire. Il séparait sa cendre de la foule des morts comme il s'était séparé lui-même de la foule des vivants. Logique sombre et malheureuse ! Était-ce un avertissement suprême de laisser en paix sa mémoire ? Nul ne le sait. La pénible agitation de son existence, la lente et douloureuse agonie de ses derniers jours lui donnaient peut-être le droit d'aspirer à une quiétude entière. Mais, d'un autre côté, il invoquait la gloire ; il confiait à ses mouches, n'osant compter sur les hommes, le soin de redire son nom à la postérité. Or, si la gloire est la synthèse des œuvres de l'homme, elle doit aussi résulter de leur analyse. Et alors, il faut que le triomphateur, comme aux apothéoses de l'ancien monde, entende vibrer, sous son auréole, quelques vérités cruelles qui le fassent souvenir des faiblesses et des imperfections de sa nature. Robineau-Desvoidy a payé un large tribut à l'entraînement des passions humaines ; l'exubérance de ses facultés le poussait trop souvent à des excès de colère, d'orgueil ou de ressentiment qu'il avait à déplorer bientôt lui-même. S'il

(1) La biographie de Robineau-Desvoidy, dont la rédaction a été confiée à M. Duché par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, a été écrite lors de la session à Auxerre du Congrès scientifique.

savait frapper avec rage, convenons aussi qu'il savait oublier ou se repentir.

Mais il est temps de le dégager de ce fâcheux parasitisme qui s'attache à notre nature vivante et en flétrit les formes les plus pures ; secouons enfin le voile qui nous dérobe sa véritable figure dans l'avenir, et nous ne verrons plus en lui qu'un des courageux travailleurs de cette noble phalange qui dresse sans relâche, à la sueur de son front, à la lueur de son génie, le merveilleux inventaire du monde.

EMILE DUCHÉ.
